

Le Figaro, dimanche 22 juillet 1928

Le sauveur du Louvre

Le 24 mai 1871, à l'aube, le palais des Tuileries était en flammes. Sur le quai du Louvre, s'échelonnaient les barricades, que les troupes de la Commune opposaient, désespérément, à l'avance de l'armée de Versailles. Une de ces barricades prenait sous ses feux, de front et de flanc, l'entrée de la place du Carrousel, une autre s'élevait à la hauteur du pont des Arts, une troisième à l'angle du Pont-Neuf.

Ayant reçu et rempli la mission exclusive d'occuper le jardin des Tuileries, les hommes du 26ème bataillon de chasseurs à pied, face à l'immense brasier, regardaient brûler le souvenir des fastes de l'Empire écroulé, et attendaient des ordres, lorsque leur commandant songea brusquement au musée du Louvre, jouxtant le palais en feu, et prit une initiative magnifique.

Il lança, par le quai, deux de ses sections à l'assaut de la barricade du Carrousel. L'attaque à la baïonnette fut si rapide que les Communards abandonnèrent du même coup leur retranchement du pont des Arts. Le reste du bataillon pénétra par la porte des Lions dans la cour du Carrousel, débusquant quelques derniers incendiaires, se glissant homme par homme jusqu'à la porte vitrée de la galerie des Antiques. Le commandant fit enfoncer cette porte close, posta aux fenêtres des soldats dont le tir plongeant balaya le quai jusqu'au delà du Pont-Neuf, escalada les étages, parvint aux toits, et courut avec une centaine de ses chasseurs à la rencontre des flammes.

Il n'était que temps : elles commençaient de gagner le palais et le Musée. Le conservateur Barbet de Jouy, demeuré bravement à son poste, abandonné de tous, écoutait avec angoisse le fracas de la bataille de rues depuis que les Versaillais étaient rentrés dans Paris. Ce matin-là, dans le grondement de l'horrible incendie voisin, il monta par les combles de la grande galerie du bord de l'eau, vers le pavillon Lesdiguières. Il y avait là un escalier, un pont de bois faisant communiquer le Louvre et les Tuileries, et une prise d'eau. Barbet de Jouy savait trop que nul ne s'occuperait de cette prise d'eau dérisoire, que tous les trésors commis à sa garde allaient périr dans cette convulsion suprême. Il s'arrêta, stupéfait et ravi. Les chasseurs étaient là, ayant pratiqué à coups de hache une coupure en avant des pavillons La Trémoille et Mollien, faisant la chaîne, improvisant le sauvetage avec une habile intrépidité, sous la direction du commandant.

Quelqu'un cria bravo et merci. L'officier répondit "Pas un mot sur moi, je vous prie, mais n'oubliez pas le numéro de mon brave bataillon". Puis, il se replongea dans le combat contre les flammes.

Vers deux heures après midi, au moment où les chasseurs luttaient plus âprement que jamais, un aide de camp du général Daguerre survint. Ayant vainement cherché le 26ème dans le Jardin des Tuileries, étonné d'avoir à le rejoindre jusque dans le Musée, il lui apportait l'ordre de se porter en avant. "J'obéirai, dit le commandant, mais voyez ce que nous faisons ici, nous allons maîtriser le feu, sauver le Louvre, je vous en conjure, expliquez au général ce qui se passe".

L'aide de camp comprit, alla informer le général Daguerre, qui comprit aussi, et permit qu'on achevât l'œuvre. Au soir, des milliards et, bien plus, l'honneur, l'orgueil, le trésor incomparable de la France, étaient hors de tout danger.

Le bataillon, épuisé, se reforma et reprit sa place dans la marche de l'armée. Au matin du 26 mai, près d'une maison brûlée, entre le boulevard Beaumarchais et la rue Jean-Beausire, on retrouva, sur le pavé, le cadavre du commandant. On a dit et écrit qu'il avait eu les mains coupées et le corps enduit de pétrole et brûlé vif. Les récits de ces semaines si abominables exagèrent toujours, forcément. La légende macabre est inexacte. Des détrousseurs avaient volé les bottes, le sabre, le revolver garni d'argent, et une sacoche contenant trois mille huit cents francs mais le corps même du héros, percé de balles, n'était point mutilé.

L'homme qui avait sauvé le Louvre se nommait le commandant marquis Martian de Bernardy de Sigoyer De très ancienne noblesse provençal, sa famille avait donné des baillis à Apt, des officiers. à La Fayette, des collaborateurs au grand préfet M. de Tournon, des administrateurs, des lettrés. Il laissait une veuve et quatre enfants. L'aîné de ses fils, lieutenant-colonel Christol de Sigoyer, commanda, durant la grande guerre, le 86ème puis le 249ème d'infanterie, fut blessé, et mourut d'épuisement en 1920. Son cadet, Martian, chef de bataillon au 143ème d'infanterie, mourut en 1915 des blessures reçues à Rozelieures.

Une des sœurs a épousé le général Sucillon.

Au lendemain de la Commune, Barbet de Jouy et cent témoins certifièrent chaleureusement l'initiative et la responsabilité prises, l'immense service rendu, et le député de la Drôme, Malens, l'un des présidents du groupe de l'Union républicaine, présenta un rapport à l'Assemblée nationale demandant une récompense posthume. Quelle fût-elle ? A l'unanimité, l'Assemblée accorda à Mme de Sigoyer une pension viagère de deux mille francs, se cumulant avec sa pension légale de veuve d'officier, plus, pour chacun des enfants, une pension viagère de cinq cents francs et la gratuité dans les écoles de l'Etat.

Assurément, la France n'était pas riche à ce moment-là, mais enfin c'était peu. Puis ce fut tout. Le silence L'oubli

Après bien des années, Christol de Sigoyer, alors capitaine, adressa au Parlement une pétition demandant qu'une plaque de marbre rappelât à l'entrée du Louvre le nom et l'acte de son père. Aucune réponse. La presse intervint, et un article émouvant de M. Georges Montorgueil, en 1913, réclamant une statue, obtint-du moins que la Société des Amis du Louvre, à défaut de l'Etat, fit poser en janvier 1914, sur un pilastre, au pied de l'escalier Daru, une petite plaque. Elle se voit assez mal, et, relatant le fait, elle constate "l'initiative énergique". L'expression est vraiment aussi modeste que l'hommage. C'est un minimum, comme la pension.

Si les millions de visiteurs qui, depuis 1871, sont venus au Louvre se recueillir dans la beauté et admirer la gloire française, avaient dû donner chacun seulement un centime, c'est en or massif que serait aujourd'hui la statue de Martian de Sigoyer

Elle ne sera pas en or, mais elle sera, et peut-être, en marbre. Voici, en effet, où en sont les choses.

Un lettré et érudit provençal, M. de la Charlonie, décédé en 1921, a institué l'Académie des sciences et le Musée du Louvre ses légataires universels. Mais il a imposé à l'Académie des sciences, sur sa succession, le prélèvement d'une somme de cinquante mille francs, pouvant être porté à cent mille, "pour l'érection d'une statue en marbre blanc, de grandeur naturelle, accostée de deux figures symbolisant la Prudence et la Valeur militaire".

M. de la Charlonie, lui, savait se souvenir et estimer le service rendu. Il a spécifié que si, pour un motif quelconque, la commande de ce monument n'était pas faite par l'Académie des sciences un an après son décès, la somme serait payée par la succession à toute société littéraire, artistique ou scientifique qui se chargerait de faire exécuter l'œuvre. Même dans les conditions actuelles, cette somme est très suffisante. Il ne nous appartient pas ici de commenter l'attitude et les intentions de l'Académie des sciences ou de tout autre groupement intellectuel, provençal ou parisien, quant à un projet qui ne doit pas, qui ne peut pas, rester sans réalisation tôt ou tard.

L'ironie envers l'abus moderne des effigies ne saurait, en un tel cas, s'exercer; j'ai voulu simplement rappeler ce que fut, en une heure terrible de notre histoire nationale, l'intervention inestimable, miraculeuse, d'un héros et d'un martyr. De tous les pauvres moyens dont dispose l'éphémère humanité, la statue est encore le moins inefficace, un prétexte pour rappeler durablement à la terre et à la race ce que fut une grande âme, comme celle du commandant Martian de Sigoyer, sauveur du Louvre.

Camille Mauclair.